

Trésors de la morte-saison

Georges Privet

Number 60, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79224ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Privet, G. (2015). Review of [Trésors de la morte-saison]. *L'Inconvénient*, (60), 52–54.

TRÉSORS DE LA MORTE-SAISON

Georges Privet

Chaque hiver, depuis quelques années, c'est le même refrain : des films qui ont fait l'événement de Cannes à Venise, et de Berlin à Karlovy Vary, sortent dans l'indifférence totale à Montréal. À qui la faute ?

Difficile à dire, car c'est un peu celle de tout le monde et de personne à la fois. Les distributeurs profitent d'une des rares périodes creuses où les Américains ne monopolisent pas les salles et l'attention des médias ; les médias parlent peu et mal de films qui demandent plus de soin que le service après-vente auquel ils sont habitués ; et les habitués des salles (pour qui le mot *cinéma* se conjugue de plus en plus avec le mot *maison*) hésitent désormais à braver les éléments pour voir des films dont ils savent très bien qu'ils seront bientôt offerts (et qui le sont parfois même déjà !) en vidéo. Bref, les usages de la planète cinéma changent, et le cinéma d'auteur en souffre particulièrement. D'autant plus qu'il n'a guère les moyens de créer « l'événement », qui, désormais, semble être le seul moyen possible de



convaincre les spectateurs de reprendre le chemin des salles.

Coup d'œil sur quatre films d'auteurs qui ont trouvé (consciemment ou non) les moyens de créer l'événement en cette morne saison...

L'ENLÈVEMENT DE MICHEL HOUELLEBECQ

Quoi de mieux pour défrayer la chronique qu'un écrivain habitué à le faire ? En 2009, une rumeur annonçait brièvement le rapt de l'écrivain le plus controversé de France. Guillaume Nicloux, pas plus fou qu'un autre (et peut-être plus opportuniste que

la moyenne), a eu la joyeuse idée de fantasmer sur cette drôle de rumeur. Son film – une fiction « déconnatoire » aux airs vaguement documentaires – nous offre donc le spectacle d'un Houellebecq plus vrai que nature (et parfaitement à l'aise dans son propre rôle), absurdement kidnappé par trois truands rocambolesques (un obsédé du culturisme, un gitan hypocondriaque et un maniaque de boxe thaïe). Très vite, la rencontre de ces nouveaux Pieds nickelés et de l'écrivain aux formules lapidaires vire au huis clos ubuesque ; il n'y a pas de demande de rançon, pas de recherches policières, pas de cachot pour le prisonnier et pas de masques pour ses

geôliers. L'enlèvement prend alors des airs de vacances grises mais relaxantes, égayées par des confidences improvisées entre deux clopes et un verre de pinard. Autour de ces quatre hommes et du couple de vieux retraités qui les héberge (la mémé, particulièrement accueillante, ira même jusqu'à offrir à l'écrivain des DVD pornos et la visite d'une prostituée) se dessine une réflexion sur les apparences, la masculinité, le désir, la peur de la solitude et, inévitablement, la mort. Tout ça servi en douce, mine de rien, entre deux vignettes absurdes et trois blagues de potache, dans un film (un téléfilm, en fait, puisque la chose a été produite par la télévision), qui reste parfaitement inclassable.

Et il y a évidemment Houellebecq...

Quoi que l'on pense de l'écrivain ou de son personnage public, le film révèle un acteur d'un naturel confondant, qui prend un plaisir aussi malin que contagieux à mêler le vrai et le faux. Le résultat est un véritable ovni, à mi-chemin entre *JCVD* et *L'aventure, c'est l'aventure*, qui fait de Houellebecq une vedette de cinéma aussi improbable qu'efficace, et le meilleur effet spécial de cette jeune année.

P'TIT QUINQUIN

Aussi inattendue, et peut-être même plus, est la présence de Bruno Dumont derrière la caméra de *P'tit Quinquin*, un projet qui crée l'événement en amenant l'un des cinéastes français les plus austères et mystiques aux commandes

d'une série télé policière... humoristique.

L'auteur de *L'Humanité*, de *La Vie de Jésus* et de *Camille Claudel 1915* signant une minisérie de quatre épisodes de 52 minutes chacun, annoncée comme une sorte de *Twin Peaks chez les Ch'tis*, ou de *CSI dans le Nord-Pas-de-Calais* ? Eh bien, oui, et pourquoi pas ? Cette minisérie inclassable (qui a remporté un joli succès à la télévision française) débarque dans nos salles comme un étrange hybride entre la télé et le cinéma, où l'auteur de *L'Humanité* s'éclate et se réinvente tout en restant fidèle à son univers et à ses obsessions.

Au cœur de l'histoire, un crime grotesque et improbable : un corps découpé en morceaux, retrouvé dans une vache, perdue dans un blockhaus. De quoi amener la population locale et lancer l'enquête du commandant Van Der Weyden, une sorte de Columbo sur l'acide, génialement incarné par un acteur amateur (Bernard Pruvost, jardinier de son état), qui a une bouille à la Michel Simon, le regard de Chaplin et la démarche d'un Hulot bougon mais bonhomme, bourré de tics nerveux et de phrases toutes faites.

L'ensemble est inégal (le meilleur côtoie le pire, parfois dans la même scène), souvent très drôle (surtout dans les deux premiers épisodes), mais aussi parfois un peu long (dans les deux derniers), toujours assez surprenant (on ne sait jamais trop où ça s'en va, et Dumont ne semble pas toujours le savoir non plus), et généralement jouissif, car

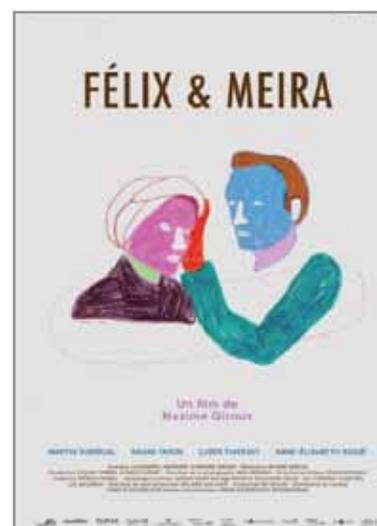
porté par un humour anarchique, plutôt tonique et rafraîchissant.

LEVIATHAN

Faire l'événement, c'est aussi parfois maîtriser l'art d'illustrer un moment-clé, d'immortaliser la chute, d'accommoder les restes – dans ce cas-ci, ceux d'une Russie effondrée dont *Leviathan* capture glorieusement l'implosion.

Dans un paysage industriel d'apocalypse, dans le nord de la Russie arctique, près de plages grises jonchées de squelettes de baleines, Kolia tient un garage jouxtant la maison où il vit avec sa femme et son fils. Le maire de la ville, que Kolia surnomme « le pouvoir », décide un beau jour de s'approprier son terrain, son gagne-pain et sa vie. Ce sera pour Kolia le début d'un combat épique, d'autant plus admirable qu'il semble complètement futile...

À travers l'histoire de ce gargariste exproprié par une municipalité mafieuse, c'est tout un pays, une époque et un monde de valeurs qu'accuse avec brio, grandeur et humour Andreï Zviaguintsev. Son film est une œuvre hors normes et foisonnante, d'une ambition folle et d'une noirceur éblouissante. Par un destin emblématique de notre époque – l'histoire d'un homme condamné à mener un combat qu'il sait perdu d'avance –, Zviaguintsev nous livre un film monstrueux, dans tous les sens du terme : débordant de trouvailles, d'indignation, d'humour noir et d'images choc. Son message est



aussi clair que désespéré : Leviathan, le monstre mythique par qui le chaos arrive, est bel et bien parmi nous, et règne maintenant sans partage sur un monde sans foi ni loi. Il ne reste désormais plus que l'art qui porte encore l'espoir (mince mais persistant) de le transcender un peu...

FÉLIX ET MEIRA

Maxime Giroux s'alimente à une actualité plus locale avec son émouvant *Félix et Meira*, sorte de réponse prudemment optimiste aux récents débats sur la Charte et les accommodements raisonnables. Filmée à la frontière du Mile-End et d'Outremont, à quelques rues de la synagogue qui lança malgré elle un débat dans lequel nous pataugeons encore, cette histoire d'amour timide entre un Québécois francophone, en deuil de son père catholique, et une Juive anglophone, étouffée par son mari

hassidique, brosse le portrait de deux solitudes qui se côtoient et s'apprivoisent lentement. L'une des qualités du scénario d'Alexandre Laferrière et de Maxime Giroux est d'ailleurs la manière dont il révèle progressivement les blocages communs aux deux amants (et aux groupes qu'ils représentent) : une difficulté à s'exprimer et à s'abandonner ; la complexité des liens qui les unissent encore à un passé dont ils peinent à se libérer ; la naïveté avec laquelle ils contemplent un avenir dont ils ne saisissent manifestement pas toutes les implications.

S'éloignant du nihilisme froid (et souvent glaçant) de ses deux premiers films (*Demain* et *Jo pour Jonathan*), Giroux signe un conte moderne, ponctué par une sorte de doux jazz aux relents vaguement hébraïques, dont le charme simple et modeste évoque parfois les films de Paul Mazursky et de Michel

Brault (difficile de ne pas penser à *Shabbat Shalom*).

Mais le film de Giroux brille surtout par ce qu'il dit des limites et des espoirs du Québec d'aujourd'hui. De fait, le couple formé par Félix et Meira, incompris des uns et des autres, ne trouvera brièvement le bonheur qu'à l'étranger – dans les rues de New York et les canaux de Venise –, le temps d'intermèdes romantiques constamment plombés par un avenir incertain.

Il est tentant de voir dans cet optimisme prudent mais fragile l'espoir d'un cinéma qui, ici comme ailleurs, brille plus souvent à l'étranger que chez lui, mais qui continue de croire malgré tout que la rencontre avec son public est encore possible... ■

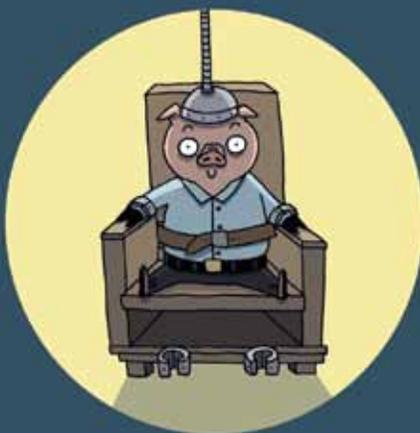
François Blais

CATAONIE

Quand François Blais annonce un nouveau titre, on s'attend forcément à une manipulation des codes et à un univers légèrement décalé. Cataonie ne déçoit pas nos attentes tout en démontrant une fois pour toutes qu'il ne faut jamais, au grand jamais, présumer connaître François Blais. Ses habituels personnages asociaux ont été mis de côté pour donner la parole à M. B***, un homme fat, snob, méprisant et constamment à la recherche de reconnaissance sociale. La narration truculente laisse apparaître un auteur résolument plus audacieux que ce à quoi nous avons été habitués. Avec Cataonie François Blais crée un espace littéraire unique dans lequel la langue de Laure Conan et les dialogues savoureux des auteurs du XIX^e siècle rencontrent la réalité du Québec actuel.

François Blais

CATAONIE



L'instant même

L'instant même
www.instantmeme.com